

L'ATELIER DE PHILOSOPHIE N°45

Vingt troisième année – premier semestre 2019-2020



Atelier Résister animé par Anne-Marie et Erik avec Annie, Chantal, Claude, Claude, Danielle, Denise, Dominique, Edith, Elizabeth, Jacky, Madeleine, Maud, Sylvette, Sylvie

Séance 1 Introduction : Echange à partir des 3 éléments retenus par chacun-e du document Citations et définitions de Résister, 3 se dégagent

Cité par 7 personnes : Notre capacité de douter, de critiquer et de désobéir est sans doute le seul moyen d'éviter la fin de la civilisation et d'assumer l'avenir de l'humanité. (Erich Fromm)

Cité par 5 personnes : Résister ça veut dire qu'on accepte la domination, qu'on essaye de la limiter. Mais il ne faut pas du tout accepter la domination, il ne faut pas du tout simplement la limiter, il faut renverser la situation. Il ne faut pas résister, il faut inventer. (Bernard Stiegler)

Cité par 5 personnes : Rien ne caractérise mieux l'énergie d'une âme forte, que le pouvoir de résister avec constance à la contagion de l'exemple, aux clameurs du ridicule, et à l'empire des préjugés. (François-Rodolphe Weiss)

Pour certain-e-s : douter, critiquer, désobéir = 3 étapes d'un processus unique. Pour d'autres : cela renvoie à une résistance soit à quelque chose d'extérieur (désobéir), soit à soi-même (douter)

Pour certain-e-s tous n'ont pas la capacité de douter. Comment l'acquérir ? Par l'éducation ? Pour d'autres elle est possédée par tous mais elle peut être détruite (cf embrigadement des jeunes hitlériennes).

Notre époque valorise la résistance. Cf. La Résistance en France (1941-45). Cf. Antigone comme archétype de la résistante. Invitation à étudier l'opposition Antigone Créon le point de vue de chacun étant fondé, ce qui est le ressort du tragique.

Ne faut-il pas distinguer à côté du résister d'autres formes d'action ? Cf Stiegler qui le critique et prône de « renverser la situation » (= faire la révolution), d' « inventer » (= créer).

Dans les interventions ce qui domine c'est le fait de résister à quelque chose d'extérieur (situation politique ou sociale inacceptable). Les citations retenues renvoient également au fait de résister à soi-même (douter, résister à la contagion de l'exemple, à l'empire des préjugés). D'autres citations valorisent la résistance à ses penchants.

Aussi les animateurs proposent-ils d'explorer le résister dans trois perspectives : gnoséologique (résister à l'évidence) ; éthique (résister à ses passions, à ses penchants) ; politique (résister à l'oppression, à l'injustice)

I) Volet gnoséologique

1) Alain « Penser c'est dire non... »

Texte développant l'idée que penser c'est résister, avec des formules et illustrations pouvant susciter la critique (Combat de la pensée contre elle-même comme seul combat à mener pour éviter la tyrannie, le faux, la somnolence...).

Prise de conscience que ce n'est pas une attitude de tout repos, fatigante à vivre même.

Position à envisager comme un idéal régulateur.

2) Descartes : Douter pour fonder le savoir (1ère Méditation) :

Texte invitant à douter de ce qu'on a appris, des principes de ce qu'on croyait savoir se révélant n'être que de l'opinion ; de ses sens parce que parfois trompeurs ; argument de l'indiscernabilité entre rêve et veille.

Audace de l'expérience cartésienne.

Force de l'argument : qu'est-ce qui me prouve que je ne dors pas ?

Expérience vécue : élèves après vision de Matrix (film de science-fiction vertigineux pour la conscience de son identité) plus réceptifs à Descartes.

Séance 2 : 3) Bachelard : Ce texte est très sévère pour l'opinion : « *en droit [elle] a toujours tort.* ». Se dessine ainsi une exigence : pour progresser dans la recherche de la vérité, il faut résister à l'opinion spontanée et même la détruire : lorsqu'elle a raison, c'est par hasard. Bien plus, la connaissance antérieure elle-même, suspecte, doit être mise en doute. Cette conception dynamique de la vérité inclut l'erreur – reconnue et surmontée – dans son propre passé. Surgit ici un débat que nous devons écarter, car il n'est pas directement dans notre sujet : y a-t-il UNE vérité, que peut-être nous ne connaissons jamais (Le Big Bang a eu lieu, ou non) ou bien la vérité, nécessairement subjective, est-elle l'ensemble des démarches entreprises par l'humanité pour parvenir à une connaissance sans cesse plus juste du monde- processus sans fin ?

II Résister volet éthique

Lorsque nous abordons le volet psychologique et moral de cet atelier, les Stoïciens provoquent dans le groupe des réactions et réflexions complexes.

D'un côté, quel précieux viatique que la distinction entre ce qui dépend de nous et ce qui n'en dépend pas, quel optimisme de penser que chacun peut trouver en lui-même de quoi résister à ce qui l'affecte ! Quelle joie de savoir qu'une peur ou une addiction que l'on croyait enracinée et toute-puissante, peut être maîtrisée (être enfermée 2 heures

dans un ascenseur et ne pas paniquer, expérience vécue par M., claustrophobe, deux jours auparavant). Quel plaisir de savoir que l'on dispose de ressources pour résister aux pressions et injonctions de toutes sortes, et de renoncer peu à peu à la phrase « *C'est plus fort que moi* » !

Mais d'autre part, et parfois chez les mêmes personnes, se fait jour une interrogation, une suspicion : cette vie qu'Epictète et Marc-Aurèle, l'esclave et l'empereur, tout païens et matérialistes qu'ils sont, nous proposent comme un idéal, toute en maîtrise de soi, en résistance à la spontanéité et même à l'émotion, est-elle encore une vie humaine ? L'absence d'attachement qu'ils préconisent est-il souhaitable, pour le sage comme pour son entourage ? D'autre part, de tels hommes sont-ils facile à gouverner, résignés, ou bien plutôt, rebelles, étrangers à toute soumission ?

Malgré ces doutes et objections, le stoïcisme nous apparaît comme une école de liberté, la possibilité qui est toujours la nôtre, tout en ressentant, par exemple du chagrin, de ne pas nous laisser abattre par lui. Son rappel constant de notre finitude n'est pas une pensée macabre, mais le meilleur remède contre la procrastination.

Cette force de l'âme, nous la retrouvons chez Alain : il l'assimile au « *refus du corps* », refus qui n'est nullement une hostilité. Colère, faim, soif, envie de parler même : nous pouvons sans cesse nous laisser gouverner par nos affects. Des trois figures évoquées par l'auteur : le saint, le sage, le fou, c'est le sage qui fait parmi nous l'unanimité : il résiste, certes, mais à bon escient, il « *examine avant d'agir* ».

Sitôt qu'il est question de l'inconscient comme partie intégrante du psychisme, la tonalité change. Freud souligne à quel point, pour être aimé, et même tout simplement admis comme membre d'une société quelconque, il faut transformer certains de nos penchants : cruauté, sexualité sans frein... Ce ne sont plus la pensée ou la volonté qui leur résistent : c'est le jeu des penchants eux-mêmes qui opère cette transformation, dont nous nous attachons à cerner les modalités. Celle-ci demeure, du reste, un changement de surface : ces penchants sont toujours là, immortels, et la société, qui les réprime en temps « normal » est trop heureuse de faire appel à eux dans certaines circonstances (guerre). Ainsi, c'est l'intérêt bien compris qui nous éloigne de l'égoïsme et de la cruauté et nous fait devenir altruistes. La Rochefoucauld déjà, ce « moraliste » au sens du XVII^e siècle (observateur des mœurs plus que leur censeur), n'affirmait-il pas qu'aucune de nos actions n'est désintéressée ?

Mais Reich va plus loin, ou plutôt prend une autre direction, lorsqu'il voit dans la répression des pulsions naturelles, auxquelles la société nous enjoint de résister, l'origine même de la plupart des pulsions asociales ; si bien qu'un certain type d'éducation et de société produit directement les névrosés et les pervers qu'il était censé éviter.

Séance 3 : Volet éthique (fin) « Spiritualiser les passions » (Nietzsche Crépuscule des idoles) : La force du point de vue de Nietzsche apparaît à condition de lier le verbe spiritualiser à la notion d'esprit comme dimension fondamentale de l'être humain conjointement à son animalité, et de méditer les exemples : l'amour comme spiritualisation de la sensualité, le pluralisme comme spiritualisation de l'agressivité en politique.

III Résister volet politique

1 « Résister ou consentir ? » (Rencontres philosophiques d'Uriage)

Outre l'exemple de Cavaillès « philosophe terroriste », mention est faite d'*Une vie cachée* de Terrence Malick et du Déserteur de B. Vian : Résistance à une situation politique (le nazisme, la guerre d'Algérie) au nom de valeurs (rationalité, amour évangélique, simple altruisme : « Je ne suis pas sur terre pour tuer de pauvres gens »)

Ce qui nous a conduit à nous poser la question : y a-t-il des valeurs universelles ? S'il faut assimiler la mise en question des valeurs occidentales (droits de l'homme) par d'autres cultures, pistes ouvertes : réalités concrètes plutôt qu'idées ou principes (des actes de bonté et non l'idée du bien – Ikonnikov dans *Vie et Destin* – ; sa mère et non l'idée de justice pour Camus)

Résister implique toujours une hiérarchisation de valeurs : cf., outre ces exemples, celui emblématique d'Antigone : lois divines supérieures à lois humaines.

La culture est-elle une valeur universelle ? (cf talibans et statues afghanes, Trump et menaces de détruire des sites persans). Cf. Faut-il sauver un tableau ou un enfant ? Piste 1 : les réalités culturelles comme expressions de la grandeur de l'humanité dans sa diversité. Piste 2 : la vie humaine comme valeur absolue : d'où impératif de résister à l'extermination d'êtres humains.

2 « La Rose blanche » (association clandestine composée de personnes réelles, contrairement à Antigone)

L'analyse des tracts montre que la résistance au national-socialisme qui conduira leurs auteurs/ diffuseurs à la mort s'origine dans leur conscience. Ceci nous invite à voir dans la conscience, spécificité de l'homme, possédée par chacun, la source d'accès à des valeurs universelles, à des niveaux différents selon les individus et les époques.

3 « Désobéissance civile et résistance »

Si nous renonçons faute de temps à réfléchir à partir de la lecture de ces textes, une distinction est toutefois exprimée : à côté du résister comme désobéissance, n'y a-t-il pas le résister comme dévoilement : affirmer que le roi est nu, ouvrir les yeux sur les effets des médicaments, du gazole... et oser le dire publiquement : les lanceurs d'alerte, eux aussi, résistent.

4 « Résister, inventer » (Bernard Stiegler)

Après de brefs éclaircissements sur le diagnostic de Stiegler d'un capitalisme développant le comportement pulsionnel des humains et détruisant le désir, nous retenons de sa position, l'importance d'envisager après la phase de la résistance celle de l'invention, dont la communauté des créateurs de logiciels libres donne un exemple, phase dont la condition est le développement de l'intelligence collective.

Atelier Transfuge de classe : Animé par Jacqueline et Alain avec Brigitte, Christine, Dominique, Françoise, Irène, Liliane, Martine, Michel, Michèle, Paul, Pierrette, Yvette, Yves.

Séance 1 : Un regard philosophique sur Annie Ernaux .

Nous commençons par un tour de table sur les textes d'Annie Ernaux, extraits de *La place* et *Une femme*, nous interrogeant sur les traits les plus remarquables de la condition de transfuge de classe, telle que décrite par celle-ci.

Un premier trait s'impose, celui d'un rapport particulier au langage. Ernaux insiste sur le fossé entre la langue populaire et truffée de patois normand de ses parents, de son père principalement, et la langue de l'école, laquelle est, pour partie, celle de la classe bourgeoise. Elle décrit le sentiment qu'elle a eu, en grandissant, de devoir choisir son camp et l'angoisse que cette nécessité a toujours suscitée en elle à la fois parce qu'elle s'accompagne d'un sentiment de trahison à la fois à l'égard de ses parents avec lesquels elle rompt, et d'elle-même, sans cesse habitée par la crainte que ne se trahisse dans ses expressions ses origines populaires et parce que jamais elle ne put faire sien le langage de la classe bourgeoise qu'elle prit au début pour expression sincère de sentiments et de valeurs élevées mais dont elle a rapidement compris qu'il ne s'agissait que d'*habitus*, c'est à dire d'une codification non moins conventionnelle que celle de se moucher discrètement ou autre forme de politesse de classe .

L'on questionne son rapport à l'écriture dont elle dit qu'elle constitue un remède à l'incommunicabilité qui s'est installée entre elle et ses parents « J'écris parce que l'on n'a plus rien à se dire » et par laquelle elle voit s'amorcer une réconciliation, sous la forme de la reconnaissance d'un héritage familial, longtemps refusé.

Le second trait notable est la prégnance des affects négatifs, ou, pour utiliser le vocabulaire de Spinoza, des passions tristes : malaise, mépris, honte, dégoût, rancœur. Et ces affects semblent bien définir la situation du transfuge de classe, c'est à dire du transclasse qui vit ce passage sous le mode de l'exil et de la souffrance. Le transfuge, en effet, n'est pas moins critique vis à vis de la classe à laquelle il accède que de celle qu'il quitte. Il n'est chez lui nulle part. Son décalage est définitif, et vécu sur le mode du déchirement sans cicatrisation possible.

L'on s'interroge alors sur ce qui pourrait expliquer ce passage d'une classe à une autre. Faut-il y voir la marque d'une personnalité extraordinaire, capable de forger elle-même son destin ou un processus qui inscrit le transfuge dans une certaine filiation ? Et l'on ne peut que remarquer que la mère et la grand-mère d'Ernaux avaient déjà amorcé cette rupture avec le milieu d'origine. Sa mère, en effet, avait des « ambitions » qui se traduisaient par ses lectures, et ses conduites mais qui, parce que qu'elle était mariée à un ouvrier ne ressemblèrent qu'à des prétentions, décrites un peu ironiquement par sa fille. Car pour passer d'une classe à l'autre, il ne faut pas simplement acquérir de la « culture » mais aussi l'assimiler. Sa grand-mère fut une brillante écolière mais la guerre de 14 mit fin à son projet de devenir institutrice. Le désir, dans sa structure mimétique, semble donc éclairer quelque peu la trajectoire d'Annie Ernaux. Son premier modèle, sa mère, devient ce qu'elle rejette avec le plus de virulence, peut-être parce qu'elle l'a poussée à fuir son milieu mais ne pouvait lui transmettre les codes du milieu d'arrivée. Son père est moins maltraité, probablement parce qu'il n'entre pas dans cette structure mimétique qui l'a conduite à fuir sa classe.

Une interrogation plus fondamentale traverse nos échanges. Elle concerne l'origine de ce sentiment d'être un transfuge, c'est à dire de se trouver en décalage par rapport au monde dans lequel on évolue. On peut se demander s'il est propre aux transclasses ou si, hormis les « normopathes », c'est à dire les gens, rares peut-être, en adéquation avec la société, il ne serait pas assez répandu. Le mot transclasse, proposé par Chantal Jacquet, dans le texte lu ensemble, l'amène à constater que certaines périodes sont plus fastes pour les transferts de classe, comme la période de la révolution industrielle à laquelle on pourrait rattacher l'instauration, en France, de l'école républicaine obligatoire ; et la période qui a suivi la reconstruction au milieu du XXe siècle, étendue aux trente glorieuses, avec l'avènement de la classe moyenne qui pose la question de la porosité des classes sociales, et de leur définition. S'agit-il d'un trait existentiel, induit par notre condition d'homme, c'est à dire de sujet conscient pour qui la coïncidence avec le réel ne va pas de soi ? Ou peut-être du propre des intellectuels au sens le plus large du terme, c'est à dire de tous ceux pour qui l'ordre du monde ne va pas de soi ? Auquel cas, les transfuges de classe assigneraient comme origine à leur malaise le décalage entre leur milieu d'origine et leur milieu d'arrivée alors que celui-ci, en réalité, serait beaucoup plus structurel. On peut d'ailleurs remarquer que Didier Eribon, qui longtemps assigna son malaise profond à son homosexualité et aux difficultés d'intégration qu'elle engendre en tant que comportement minoritaire, finit pas l'assigner à son origine de classe. Les deux explications pourraient alors en cacher une autre.

Sur cette triple interrogation transfuge/transclasse/classes sociales, vient s'en greffer une autre, plus sociologique. Les transfuges de classe se voyant comme des exceptions dans la reproduction sociale, des cas de non reproduction, faut-il considérer qu'ils invalident le déterminisme social ou, qu'au contraire, ils le confirment, c'est à dire dans quelle mesure est-on fabriqué et/ou se construit-on ?

Séance 2 : Du transfuge au transclasse.

Nous revenons sur les deux expériences d'établissement en usine de Robert et Nicole Linhart, l'une plutôt positive chez Citroën et l'autre moins bien vécue dans une charcuterie industrielle de la région parisienne. La volonté de ces deux maoïstes n'était pas seulement de faire de l'entrisme pour fomenter la révolte sociale, mais aussi de se couper de leur « milieu » d'intellectuels pour devenir prolétaires. Pas exactement de la même façon que Simone Weil trente ans auparavant qui elle recherchait la « vraie » vie, le temps d'une disponibilité d'un an, pour pouvoir écrire authentiquement sur la condition ouvrière.

Ces différents exemples de déclassement nous amènent à la distinction faite par Tocqueville entre société d'ancien régime, aristocratique, composée de castes hermétiques et la société « démocratique » où les classes permettent justement les reclassements, en particulier dans la nouvelle société américaine du début XIXe, encore très malléable et volontairement distincte des sociétés européennes figées.

D'où le problème posé par la notion de reproduction chez Bourdieu, fort bien résumée par Chantal Jacquet au début de son livre *Les transclasses et la non reproduction*. L'école y est un rouage de la reproduction qui repose sur la transmission ou non d'un quadruple capital, économique, culturel, social et symbolique. Ce dernier étant un ajout du sociologue, bien illustré par Eribon (in *Retour à Reims*) quand il parle de son appréciation tardive de l'art et sa difficulté à la ressentir naturelle, comme ceux de la classe qu'il a rejoint. L'exemple de Paul du ministre indien né intouchable continuant de se sentir inférieur à son subordonné brahmane éclaire aussi ce ressenti symbolique.

Pourtant les exceptions possibles à la reproduction, dont Bourdieu est lui même un exemple, amènent Chantal Jacquet à l'idée de non reproduction, soit comme une soupape de sécurité qui confirme le système, soit comme la manifestation d'une liberté d'en sortir qui le remet en question. Et l'extrait de Didier Eribon qui se choisit et donc choisit de fuir sa classe ouvrière d'origine montre bien sa volonté d'en sortir, en acceptant les contraintes de l'école et de la langue châtiée, ne se résignant pas à la simple éducation, possible pour tout enfant, mais en se forçant, en se rééduquant.

D'où sa situation difficile entre deux classes, celle qu'il a quittée et essaie dans un premier temps d'oublier pour mieux accéder à la nouvelle. D'où l'impression pour le lecteur que le transfuge est une sorte de traître, de renégat. Alors que les transclasses, par exemple nés à la fin des années vingt, ont pu profiter de la forte demande d'instituteurs et d'enseignants de collèges, voire de lycée, à la libération, en s'élevant socialement vers une nouvelle classe moyenne de salariés non manuels et diplômés - dont Thomas Piketty montre bien l'évolution statistique à la fin de *Capital et Idéologie* - mais sans forcément se sentir des exceptions et sans renier leurs familles pour autant.

A noter que la conférence de Sartre sur l'existentialisme date justement de l'après guerre, en pleine reconstruction matérielle et sociale.

D'où l'intérêt du texte de Gérard Bras sur Michelet, *Monter et rester peuple* (in *La fabrique des transclasses*), lié aussi à une époque où les besoins technologiques obligent la société à mieux éduquer les classes populaires et à former des enseignants en nombre, instituteurs surtout, et professeurs formateurs, ce qui n'est pas sans déclasser.

Nous reviendrons donc dans la prochaine séance sur la construction, essentialiste ou existentialiste, de l'identité personnelle, et particulièrement du transclasse, à partir d'autres récits de vie.

Séance 3 : La construction de l'identité personnelle du transclasse.

La lecture du texte de Sartre, extrait de sa conférence célèbre sur l'existentialisme, nous semble parfaitement correspondre au transclasse qui, dans cette perspective, est exemplaire de la condition humaine. Puisque *Si* Dieu n'existe pas, chaque humain est condamné à exister par ses projets sans que sa nature soit définie à l'avance par un être supérieur quelconque, au contraire des choses. Même s'il est pris dans un réseau de contraintes sociales, familiales, culturelles, linguistiques - il ne se construit pas à partir de rien, quoi qu'écrive Chantal Jaquet dans son texte où elle simplifie un peu sa pensée - il a un certain nombre de choix à faire l'engageant vis à vis du reste de l'humanité, y compris celui de prétendre n'en pas avoir par mauvaise foi. Résister, collaborer ou être passif sous l'occupation. Se marier ou préférer l'amour libre une fois venue la libération. Et donc aussi changer de classe ou pourquoi pas changer de sexe, en remettant en cause y compris des déterminations biologique.

Chantal Jaquet le confirme dans la suite de son livre. Pour elle, la non reproduction met "en évidence les limites de l'identité et du classement des individus en catégories sociales". Mais si l'on comprend bien cette idée d'identité sociale fluctuante, certains d'entre nous ont du mal à généraliser avec l'identité personnelle, même si l'on admet qu'elle aussi est moins stable que l'on pourrait croire, et reste flexible en partie.

On le voit bien à la lecture du texte de Soubattra Danasségarane (in *La fabrique des transclasses*), jeune philosophe d'origine tamoule venue des cités de Seine St Denis, où celle-ci raconte son enfance à travers sa double culture, et son appropriation du français à la fois dans l'argot, et dans la langue savante de la haute culture libératrice de la tradition familiale indienne et du milieu social français.

Pourtant le long débat sur le bilinguisme, et les exemples d'enfants adoptés, a peut être manqué quelque chose. En repensant à l'atelier Damasio l'an passé, nous avons retenu de sa conception de la conscience, ses "mystères" reposant *en partie sur la capacité de langage et de récit qui en découle... l'arrangement narratif, c'est à dire la mise en ordre de la mémoire personnelle... laquelle structure l'identité personnelle qui se donne au sujet comme le récit qu'il se fait lui-même sur lui-même*. Ou celle de Popper pour qui *l'esprit humain et la conscience sont liés au langage* selon notre compte-rendu commun (voir journal n°44).

Le langage comme possibilité de penser l'identité personnelle dans une "identité narrative", qui pour Ricoeur nous permet de nous constituer comme "sujet", en particulier du verbe pouvoir (je peux parler, je peux agir, je peux raconter, je peux m'imputer mes propres actions), ce que confirment bien les différents récits de vie réfléchis au cours de ces trois séances.

A.L et J.C janvier 2020

23 e année - second semestre - ateliers les 13 mars, 3 avril et 15 mai.

**Projets en cours: séance cinéma *Le jeune Marx* au Café des Images fin mai début juin
et balade dans Hérouville le 13 juin.**